

## Voyages

Dans ma tête, je suis encore et toujours dans le train ; le paysage défile à hauteur de mon œil droit : la forêt rend le brouillard encore plus sombre. Parfois, dans un virage, je vois la tête du train qui s'éloigne en sifflant. Un garçon avec une cage à oiseau dans laquelle se trouve un serpent me regarde. À côté de lui est assise une fille plus âgée. J'imagine que la fille a honte parce que son petit frère transporte un serpent dans la cage à oiseau. Des feuilles jaunes qui dérivent comme des nuées d'oiseaux frappent les vitres. Quelques corbeaux volent un peu plus haut. Un jour, craignant que je ne me retrouve complètement seule, une femme m'a demandé si mon enfance avait été malheureuse ; j'ai répondu : « Mon enfance n'était pas malheureuse, mais j'étais une enfant malheureuse. »

Quand j'enlève mes lunettes, j'ai le regard d'un vieil animal. Ma famille m'a donné un curateur qui doit m'empêcher de voyager, qui compte mon argent devant moi en disant qu'il y a juste le compte pour du pain, pas pour des gâteaux, pour du lait, pas pour du vin. Ma famille a payé mes dettes; je ne dois pas en faire de nouvelles. Le jour viendra où j'aurai dit aux gens ce que je veux dire. Je passe dès à présent sous silence le fait qu'il m'arrive de ne pas trouver les trains. C'est bien que le ciel, avec les nuages, avec la lune, m'ait accompagnée dans ces voyages.

Récemment, la femme qui craint que je ne me retrouve complètement seule a expliqué qu'elle avait été élevée à la dure et qu'elle en était reconnaissante. Après cette déclaration, je devrai me passer d'elle. Elle ne doit plus penser à moi. Quand j'étais enfant, mon grand-père m'a dit: « Si on ne travaille pas, on n'est bientôt plus personne là-haut, sous le chapeau. » Mais peu de temps après, il ne fut plus capable de respirer, parce que l'air lui faisait mal. Assis dans un fauteuil à oreilles dans un hall d'hôtel, il observait les allées et venues des clients. Il séjournait là même si son aspect extérieur n'allait pas du tout dans le tableau. Je lui apportais de délicates petites sauterelles

ou des papillons. J'aimais le portier, l'ami de mon grand-père. Quand mon grand-père était encore en bonne santé, il avait vendu des fruits dans la rue, avait souri et sifflé lorsqu'un chien rôdait près de son étal. J'ai vu un jour les phares d'une voiture illuminer l'arrière-train d'un gros chien tacheté noir et blanc, qui, émergeant soudain de l'obscurité, se mit à briller comme un visage dangereux. Je courus ensuite à la maison et en ouvrant la porte de l'ascenseur, je reculai épouvantée : il y avait un animal en peluche rouge debout sur le sol. J'entrai dans l'appartement en pleurant.

Le curateur m'a donné un bon de cent vingt francs : sur le bon était écrit *Autorité de tutelle* ; j'étais autorisée à m'acheter avec cela une paire de bottes d'hiver. J'ai toujours eu peur que quelqu'un me fasse brusquement tomber les lunettes du nez. En ce moment, c'est la fin de l'automne, le jour ne vient pas me voir dans ma chambre ; il reste devant la fenêtre, ne regarde même pas à l'intérieur. Je suis une femme d'un certain âge qui ne veut rien d'autre qu'être assise dans un train et s'en aller. Le train ne doit jamais s'arrêter.

## Le violoncelle

Il y a des jours où Dora ne voit aucune des personnes qu'elle connaît. Ces jours-là sont les pires. Elle se dit : « Ce n'est pas agréable que rien ne change hormis le ciel et la lumière : les points de lumière sur les feuilles du bouleau qui est devant la maison s'éteignent le soir. Le ciel est le cerveau de la ville ; il a des idées noires, est insouciant ou ne pense à rien. Quand il est vide, les gens évoluent comme des animaux qui meurent de soif dans le désert ; ils ont le pas traînant. »

Le matin, Dora lit le journal le visage baigné de larmes ; il n'y a pas que les nouvelles tristes qui la font pleurer, des informations sur lesquelles d'autres personnes passent avec indifférence la retournent elles aussi. Elle est bouleversée par le fait que la cathédrale de la ville soit rongée par la pollution de l'air ; elle souffre avec les réfugiés qu'on a tirés des barques et

sauvés ; elle ne supporte pas qu'un enfant gitan soit enfermé dans une prison d'adultes. L'annonce de décès : « Chose inconcevable pour nous, il ne voyait pas le moyen de continuer à vivre dans ce monde », la fait elle aussi sangloter. Elle saute les rubriques *Économie*, *Bourse* et *Sports*. Elle ne vit pas seule : sur un lit de la deuxième pièce est posé un violoncelle. Il est là depuis déjà des années, brillant et brun foncé ; elle en a joué enfant. À présent, le violoncelle est pour elle un ami, qui ne dit plus un mot mais qui vit, pense et sent. Dans le coin de la pièce, juste au-dessus de l'instrument, Dora entend parfois un grincement bizarre, comme si le plafond se brisait. Elle est persuadée qu'un jour, la maison va s'effondrer ; c'est d'abord le violoncelle qui sera écrasé. Elle s'attend à ce malheur. On en parlera dans le journal et quelqu'un pleurera sur la mort de Dora, sans savoir qu'il y a eu aussi un violoncelle de tué. Car ce fait ne sera pas mentionné.